

# Sur la plage

Julie Russias

Ils s'installent tous les jours à la même place, proches du mur et loin du bord de l'eau. A cet endroit, le sable est moins collant.

Le vent se lève et la toile de son parasol commence à valdinguer dans tous les sens. Après avoir bloqué au sol le pied en métal avec des pierres, il ôte le couvercle rigide de la grosse glacière bleue et sort une canette de bière encore fraîche. Ensuite, il s'enduit le torse de crème solaire, en évitant d'en étaler sur sa chaîne en or. Il a laissé son téléphone au fond de son sac de toile. Il est fatigué par la chaleur et leurs ricanements incessants. Combien d'étés comme celui-là devra-t-il encore subir ?

Il a rebouché le tube de crème solaire et s'apprête à le remettre dans le sac. L'emballage est légèrement collant. Il aurait dû prévoir un sachet de plastique pour protéger ses affaires. Debout devant sa glacière, il remarque alors une enveloppe, glissée entre deux pierres du muret, face à lui. Elle dépasse légèrement. Il s'approche du mur pour l'observer : elle est blanche, fermée par un morceau de scotch et sans inscription, ni d'un côté, ni de l'autre. Il jette un coup d'œil rapide aux quelques vacanciers sur la plage. Aucun d'eux ne semble y prêter attention. Puis il s'adosse au muret, ferme les yeux et laisse son imagination divaguer. Est-ce qu'elle contient de l'argent ? De grosses coupures ? S'agit-il d'un trafic de drogue ? D'une demande de rançon ? Il adore les polars. D'ailleurs, il aurait dû en prendre un avec lui. Il se rapproche de ses affaires, consulte sa montre et constate que le temps s'étire. Il

porte la canette de bière encore fraîche à sa bouche et s'assoit à l'ombre, sur le couvercle en plastique de la glacière.

Au loin, à la frontière ténue entre le sable et l'eau, une petite vieille se promène en scrutant la plage avec un seau rouge à la main. Les premiers jours, il pensait qu'elle cherchait des coquillages. Mais la veille, il s'est approché de son seau, l'air de rien. Elle ramasse des morceaux d'assiettes, de bouteilles de verre, autrefois cuisines, salles de bain ou récipients, des souvenirs de vies, polis et arrondis par les vagues. Elle arpente la plage avec son pantalon bouffant relevé au-dessus des genoux, coiffée d'un grand chapeau à larges bords en parlant toute seule. Peut-être que le soir, chez elle, après avoir dîné, sous la lumière de son plafonnier de cuisine, elle aligne ces petits morceaux colorés sur sa toile cirée en poursuivant ses monologues.

Il pense à la soirée qui l'attend, c'est le moment le plus dur. Elles passent des heures dans la salle de bain, puis dans la chambre. Elles s'enferment dans leur grotte et n'en ressortent que pour aller se servir de nourriture ou de boissons, de quelconques denrées nécessaires à leur bien-être. Lorsqu'elles étaient petites, elles pleuraient s'il ne laissait pas la porte de leur chambre entrouverte la nuit et parfois, il s'endormait auprès d'elles, à côté du lit superposé.

Son regard se pose à nouveau sur l'enveloppe et cette vision le rassure.

Un peu plus loin sur la plage, une mère de famille s'affaire. Elle étale de la crème solaire sur les peaux claires de ses trois enfants, veille à leur hydratation, ôte les grains de sable déposés sur les serviettes en éponge étendues au sol qui s'y glissent à nouveau aussitôt, sort un livre de son panier coloré qu'elle n'a pas le temps d'ouvrir. Autour d'elle, le père va et vient. Dans le sable, dans l'eau, il court, il encaisse, prend sur ses épaules, rit, crie, râle. Il slalome avec une certaine grâce autour des serviettes éponges largement étalées, de tous ces objets en matière plastique variés et volumineux, de ces outils leur permettant de passer rapidement d'une activité à une autre.

Le père de famille revient en courant vers sa femme. Il vient d'avoir une idée : ils vont préparer leur carte de vœux pour l'année suivante. Le reste de la famille se montre enthousiaste. Sous le chaud soleil de juillet, ils tracent d'énormes lettres dans le sable avec application : « Bonne Année ». C'est tout un chantier. Ensuite la mère prendra la photo. Les pelles de plastique s'agitent, le sable vole, et les autres vacanciers les observent, de loin, avec curiosité.

L'homme à la chaîne en or soupire et, assis sur sa glacière bleue, contemple ce paysage humain. Son travail lui manque, ainsi que le café du matin qu'il a l'habitude de boire avec ses collègues. Il s'allonge sur sa serviette en espérant ne pas la salir avec la crème solaire et fixe l'enveloppe blanche.

Ses deux filles sont allongées sur leurs serviettes, assez loin sur sa gauche. Elles se sentent bien dans leur maillot de bain. Elles font des *selfies* avec leur téléphone, les partagent, puis attendent des réponses en discutant et en plaisantant avec désinvolture.

L'enveloppe ne leur est sûrement pas destinée.

Pour qui est donc cette lettre ? Pour lui ?

Un coup de vent projette le ballon gonflable de la famille qui s'envole dans sa direction et vient percuter sa tête. Le père accourt, s'excuse, récupère le ballon, puis retourne à son chantier de carte de vœux. L'homme à la chaîne en or n'a pas le temps d'entamer une conversation avec lui. Pourtant, il aurait aimé lui dire que ce n'était pas grave pour le ballon, lui demander s'ils venaient là chaque année, le questionner sur l'âge de ses enfants, lui expliquer que lui aussi, lorsque ses filles étaient plus jeunes, il avait joué avec elles dans le sable, pendant des heures. Il se lève, cherche son téléphone au fond de son sac, consulte ses messages, s'ouvre une deuxième bière puis se rassoit. Qui a déposé cette enveloppe entre les pierres du mur ? Son ex-femme qui regrette d'être partie ? Une inconnue qui l'observe depuis des jours, assis sur sa glacière ? Un autre père aussi seul que lui ? Il n'ose pas la prendre. Il ferme les yeux et se demande dans combien de temps elles voudront rentrer. Il ne veut pas les laisser seules,

elles sont encore jeunes. Il faut les surveiller comme une casserole de lait sur le feu. Il pense à son divorce. Il y pense davantage pendant les vacances. Il aurait dû acheter un magazine de mots croisés, un journal, ou un polar à la supérette, en dessous de l'appartement. Il se rappelle de la femme qu'il a croisée l'autre matin, lorsqu'il les avait emmenées au village pour faire quelques courses. Ils avaient échangé quelques mots. Il lui avait parlé de cette plage.

Les deux adolescentes se rapprochent de lui. Elles veulent prendre deux sodas dans la glacière. Alors, il se lève. Elles se servent, puis repartent avec les canettes. Elles sont bronzées, leurs cheveux brillent. Lui, il attend, assis sur sa glacière en plastique. Il pense que la famille avec les trois enfants ne peut pas être en lien avec l'enveloppe blanche. Peut-être est-elle destinée à la femme qui ramasse des tessons dans le sable. Peut-être est-ce une réponse à ses longs monologues.

Le soleil décline, ce ne sont plus ces heures propices au bronzage. Elles ont fini de boire leur soda et replient leurs affaires avec soin. Les yeux sur l'écran de leur téléphone, elles se dirigent vers lui. Elles veulent partir. Il n'y a plus besoin de mots entre eux et il trouve cela déplorable.

Du regard, ils font tous les trois le tour de cette zone de plage qu'ils ont occupée. Au loin, la vieille est toujours penchée, à scruter le sable pour y débusquer de menus trésors. La famille s'agite encore. Ils construisent à présent un palais de coquillages. Le père creuse des douves et la mère filme la construction en fredonnant la bande musicale du film.

L'homme à la chaîne en or se demande maintenant s'il doit tendre le bras et attraper l'enveloppe blanche.

Les deux filles ont basculé la lourde et soyeuse masse de leurs longs cheveux d'un côté de leur cou et discutent toutes les deux, en les brossant. Il est chargé. Il porte le sac, la glacière, et le parasol. Tout à coup, sa fille aînée aperçoit l'enveloppe et, sans hésiter, se dirige vers le mur pour s'en emparer en riant.

Le vent souffle toujours. Il se sent trahi. Une bourrasque plus forte que les autres fait gonfler le tissu

du parasol refermé et l'enveloppe s'envole au-dessus de la plage, minuscule cerf-volant blanc. Les deux adolescentes gloussent. Sans lâcher leur téléphone, elles se précipitent pour prendre un *selfie* avec le morceau de papier volant juste au-dessus de leur visage. Les membres de la famille lèvent la tête de leur château de coquillages. Ravis de cette nouvelle activité s'offrant à eux par surprise, ils s'élancent après l'enveloppe.

L'homme les regarde et la colère monte en lui. Il l'a vue avant eux. Alors il lâche le sac, la glacière et le parasol, fait voler ses *tongs* et court pieds nus dans le sable chaud. L'enveloppe traverse la plage, hésite à se prendre dans la bordure du chapeau de la vieille femme puis poursuit son trajet. Le morceau de papier dans le ciel semble de plus en plus léger, de plus en plus rapide. La colère lui fournit une énergie formidable. Il crie, libère un hurlement enfoui au fond de sa poitrine puis étend les bras. La famille ralentit et s'arrête, pour contempler sa course. Il les dépasse. Ils sont enfin à l'arrêt, contemplatifs. Il croise plus loin la vieille dame au chapeau. Cette dernière lève la tête et lui sourit.

La colère s'estompe à mesure qu'il libère ses muscles et ses pensées sombres. Les deux filles ont lâché leur téléphone et l'observent en silence. La lettre continue à voler, joue avec lui, danse dans l'air, entre le sable et l'eau.

Un balai, un duo, suivi par tous, depuis la plage.

Il prend goût à sa course. Le soleil se couche, le vent a nettoyé le sol et le ciel. Il est tout à coup moins pressé de la rattraper. Enfin, l'enveloppe s'accroche à un courant, vole un moment au-dessus de l'eau puis se pose à sa surface, avec grâce. Au début, elle flotte puis s'imbibe peu à peu d'eau salée et se laisse lentement engloutir par les flots. Il poursuit sa course, rentre dans l'eau et nage un *crawl* sportif. Depuis la plage, les autres l'observent, silencieux. Dans l'eau, son corps se détend. Il s'empare enfin de la lettre. L'encre a coulé, le papier est détrempe. A l'intérieur de l'enveloppe, il ne découvre qu'une feuille blanche, avec des tâches bleutées, qui se déchire entre ses doigts.

Au loin, ils l'applaudissent, lui, sa course folle et son objectif atteint. Ils ne distinguent pas encore que la lettre n'est plus lisible que, déjà, elle est réduite en morceaux. Mais il se tourne vers eux, en soufflant avec soulagement, et leur fait un signe de la main. Ensuite, il sort de l'eau et revient sur ses pas en trotinant. Il pourrait courir ainsi pendant des heures, dans ce paysage somptueux, sous la douce lumière du soleil déclinant. Puis il hurle à nouveau, tel un loup face à la lune. Et de ce cri sort toutes ses peines, son aigreur, sa mauvaise humeur.

Il croise les regards de ses filles qui l'attendent au loin. Ce soir, ils pourraient aller dîner quelque part, tous les trois, si elles sont d'accord.

## L'auteur

Dans une autre vie, j'étais scientifique, j'évoluais dans le domaine des matériaux. Les céramiques, ces éléments durs et fragiles étaient ma spécialité. Pendant quelques années, j'ai élaboré, caractérisé, réfléchi à des matériaux aux propriétés parfois contradictoires et surprenantes avec beaucoup d'entrain et d'enthousiasme. Puis j'ai reporté mes résultats dans des rapports ou des articles.

C'est ainsi que j'ai commencé à écrire, en racontant des résultats d'expériences. Mais un jour, les liaisons chimiques me sont apparues comme insondables et abstraites : la matière, je l'ai recherchée ailleurs.

Je suis devenue maîtresse d'école, et le vivier humain dans lequel j'ai été immergée s'est révélé être un nouveau laboratoire d'analyses où les liaisons humaines s'entremêlent aux liaisons chimiques.

Ces interactions nourrissent mon envie d'écrire.

Une nouvelle « Sur la Place » primée au Prix littéraire Les Abeilles de Guerlain - Le Cherche Midi, 2020. Nouvelle publiée dans un recueil collectif *Et soudain vint l'été*.

Et cette nouvelle, « Sur la Plage », primée au Concours de nouvelles 2020 de la revue Rue Saint Ambroise et publiée dans le numéro qui vient de paraître (n°46).